s'est passé depuis ne vient pas démentir le fait constaté par le ministre de France en Grèce, par le grand jury de l'Exposition universelle de Londres à décerner une médaille pour le coton d'Égypte. Un autre fait s'est produit dans des circonstances beaucoup plus difficiles; une plante a été introduite dans un pays où la culture en est inconnue seulement par l'introduction de la semence. Lorsque le prince Constantin, selon le repertoire des connaissances usuelles, ou le prince Nicolas Mavrocordato, selon l'opinion du docteur Wolf, introduisit le mûrier en Moldavie, au commencement du siècle dernier, il fit venir tout simplement de la graine de mûs et la distribua gratuitement parmi les cultivateurs de cette province de l'Empire. La semence tombée dans une bonne terre et dans le climat convenable, a si bien pris racine, que c'est le mais qui forme non seulement la base principale, et nous pouvons même dire, unique de la subsistance de tous les habitans des campagnes de la Moldavie, mais aussi une importante branche d'exportation, au point que le mais des principaux distributeurs se soutient aujourd'hui sur les marches de l'Europe et particulièrement sur celle de l'Angleterre, contre celui des États Unis d'Amérique. Avec les mêmes moyens sanctionnés par l'expérience et indiques par la science, on obtiendra les mêmes résultats en ce qui concerne l'introduction et l'amélioration de la culture du coton dans les autres provinces de l'Empire où elle existe et partout où les circonstances climatériques et géologiques pourront lui être favorable.

De la même manière que la Hollande et les autres pays du Nord de l'Europe produisent plus belle fleur de lin, en se procurant chaque année de la graine de Riga, l'Orient en se procurant, une seule fois, de la bonne graine de coton, arrivera à un résultat qui a coûté tant de millions, avec une dépense tellement insignifiante que réellement elle ne mérite pas d'être mentionnée.

En nous en tenant à ce moyen vrai et rationnel, c'est l'agriculture éclairée qui doit approprier les espèces de coton au climat et au sol; car, pour réussir dans la culture du coton, il faut employer la graine qui vient d'un climat analogue à celui où l'on veut semer, et ne pas plus faire une culture lucrative de l'orge, il faut employer dans les sols riches et pour les semailles hatives la grande orge à deux rangs; pour les semailles tardives et les sols médiocres, la petite orge quadrangulaire; pour les semailles d'été et les sols riches, l'orge non à deux rangs et enfin les autres espèces d'orges pour les différentes circonstances. De même dans le coton on a plusieurs espèces appropriées à tous les degrés de température, des circonstances atmosphériques et des natures de sol. En cherchant les graines chez les planteurs d'Amérique, on a trouvé, selon M. Rohr, six espèces de coton: 1° le cotonnier Jécrd round, 2° le coton Sorel rouge, 3° le coton de la Guyane, 4° le coton de Brésil, 5° le coton indien, 6° le coton Siam blanc. Dans quelles circonstances de sol et de température prospèrent ces espèces et leurs variétés? Voilà ce qu'il faut s'occuper, avant de demander de la graine. Dans quelles provinces faut-il envoyer telle espèce de préférence à telle autre? Voilà ce qu'il faut bien déterminer avant de faire l'expédition. Parmi les espèces de coton, il en est qui peuvent être employées sous les différents degrés de température chaude, et d'après cette considération, le coton vivace devient annuel. Le coton, ligneux en Amérique, devient herbacé dans les contrées méridionales de l'Europe! Parmi les variétés de coton il en est qui supportent même les gelées d'hiver; une de ces variétés, celle dite d'Hydre, ou celle dite de Santorin pourrait être un véritable bienfait pour les cultivateurs de la Thessalie, par exemple, dont les cultures de coton sont chancreuses toutes les trois ou quatre années. En un mot, avec la graine de coton, on pourra améliorer la production; mais ensuite, pour faire de cette plante une culture lucrative et peu dispendieuse, il faut créer des établissements pratiques d'instruction agricole, embrassant aussi la culture des autres plantes, établissements qui deviendront des pépinières d'hommes appelés à se répandre dans l'Empire l'exemple des moyens simples et économiques de culture. Pour atteindre ce but, il faut faire des dépenses, c'est à dire des avances à la production générale de l'Empire. L'homme qui veut être économe, croit faire une bonne chose lorsqu'il serre les cordons de la bourse; vérité, si les dépenses sont improductives; erreur, les dépenses étant productives! L'économie a deux côtés: par l'un elle touche à l'avarice, et par l'autre à la prodigalité.

Le sol qui consiste au coton, doit être labouré profondément et bien fumé. Ces deux conditions de réussite ne sont pas observées dans la culture du coton en Thessalie où nous l'avons étudiée, les cultivateurs usant leur force à donner à la terre quatre labours et, malgré cela, les champs ne s'ensemblisant pas d'une manière qui puisse égaler un seul coup de charrue et de herse. Quant à la profondeur du labour, on n'y fait pas même attention; il leur serait même impossible de le faire avec une araire, qui ne fait que gratter le sol. Dans ce cas, est-il nécessaire de faire quelques avances pour les tirer de la gêne où les a placés leur ignorance? Jusqu'à présent le gouvernement impérial a eu pour principe de marcher à la tête de son peuple et de l'appeler de l'obscurité à la lumière. Nous espérons qu'il ne déviera point de cette règle de conduite qui l'honore dans le monde civilisé.

Selon l'année, le coton réussit en Thessalie dans les terres fortes et légères. Si l'année est sèche, les terres argileuses gèlent de belles récoltes, le contraire a lieu dans les terres sablonneuses lorsque l'année est pluvieuse.

On sème le coton lorsqu'on n'a plus de gelées tardives à craindre par un temps couvert et dans un sol trempé d'humidité. Le coton semé doit être tous propres et exempt toute croissance. On détruit les mauvaises herbes par les sarclages répétés et on éclaircit les plants en laissant une distance de deux pieds entre les plantes; enfin on lutte pour mettre le coton en état de résister aux vents et aux grands séchers-ses. Pour exécuter ces opérations de sarclage, de sarclages et de buttages, les cultivateurs de la Thessalie manquent de temps et de moyens; à peine s'il binent une seule fois la récolte. On l'a dit et dernièrement encore M. Volowsky l'a répété, ce qu'il faut à la Turquie ce sont des instruments pour économiser le temps et multiplier le travail. A la charrue et à la herse nous ajouterons la houe à cheval qui fait, dans un jour avec un homme, le travail de vingt hommes et le buttoir, et nous aurons tous les instruments de culture qu'il faut enseigner à manier à tous les cultivateurs de l'Empire.

Lorsque les gousses s'ouvrent et laissent échapper les flocons de coton dans lesquels se trouvent les graines, on fait la récolte par un temps chaud et sec. Si l'automne est frais et pluvieux, les cotons ne s'ouvrent pas et la récolte est perdue, comme elle est arrivée l'année dernière dans quelques parties de la Thessalie.

Pendant la récolte il faut avoir soin de secouer les gousses de toutes les ordures qui peuvent adhérer et de les ramasser dans des corbeilles propres et de les transporter dans un endroit sec et aéré pour les laisser se dessécher.

Le coton sorti de la gousse contient les graines qui en séparé de la fibuse au moyen d'une machine très simple et peu coûteuse. Celle qui est en usage en Thessalie ne coûte pas 50 piastres et ressemble beaucoup à la machine décrite dans la maison rustique du XIX siècle par l'abbé Berlese. En tournant la manivelle, le coton s'engage entre les cylindres et la graine reste de long de table, tandis que la fibuse s'échappe par le côté opposé. Cette fibuse nettoyée des ordures est emballée et livrée dans cet état au commerce. Il y a, dans les montagnes de la Thessalie, un village nommé Lérrchoro, dont les habitants ont renoncé à toutes les autres branches de l'industrie, et qui sont devenus de véritables manufacturiers. Ils descendent dans les vallées de la grande plaine de Larisse, achètent des gousses de coton à 20 paras l'okes, les transportent au village et séparent avec leurs machines la graine de la fibuse. Sur six okes de gousses ils obtiennent une oke de fibuse de coton qu'ils transportent aux marchés où ils la vendent de 5 à 6 piastres.

Dans un donum de terre on emploie de 3 à 5 okes de graine de coton qu'on achète de 15 à 20 paras l'oke et qu'on sème en ligne. La récolte de chaque donum varie de 20 à 100 okes de gousses de coton. C'est donc une récolte peu productive, parce que la semence est mauvaise et la culture détestable. En constatant son état actuel, nous venons de poser une ligne de démarcation entre le passé et l'avenir. bientôt la production recevra l'impulsion salutaire que la Majesté Impériale, notre glorieux souverain, désire lui imprimer dans l'intérêt de la puissance et de la gloire de son magnifique empire et du bien-être de ses nombreuses populations.

J. JONESCO.

Au moment de mettre sous presse, le paquebot de Galatz attendu hier, et qui doit nous apporter des nouvelles de Paris du 4 de ce mois, jour de la séance d'ouverture de l'Assemblée législative, où le message de Louis-Napoléon aura été lu, n'est pas encore arrivé.

Samedi dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

NOUVELLES DIVERSES.

Lundi dernier, le capitan pacha, qui ne néglige aucune occasion de stimuler par sa présence le zèle de ses fonctionnaires, était de retour d'un voyage qu'il était aller faire à Ismid pour y présider la cérémonie, toujours intéressante, de la mise à l'eau d'une frégate.

— Samedi dernier, A'ali pacha, ministre des affaires étrangères, et avant-hier lundi, Rifa'at pacha, président du conseil d'état, et Fuad éfendi, ministre du Grand-Vézir, ont quitté leurs habitations d'été du Bosphore, pour aller résider dans celles d'hiver, à Constantinople.

— Salih pacha, nommé en dernier lieu gouverneur de Roustchouk, est parti vendredi dernier pour Varna, d'où il se rendra au siège de son gouvernement, après avoir visité tous les districts de sa juridiction, conformément aux instructions sévères et détaillées qu'il a reçues de la Sublime Porte, qui veut que l'ordre, la justice et l'équité soient l'unique règle de ses fonctionnaires, afin que la tranquillité et le bien-être des populations soient parfaitement assurés.

— Moustapha pacha, nommé en dernier lieu vézir et gouverneur-général de la province de Yémen, dont nous avons annoncé tout récemment la présentation au Sultan, vient de recevoir de S. M. I. une très riche et très magnifique tabatière en brillans.

— Husséin éfendi, qui a été long-temps Chérif du Yémen, vient d'être appelé de nouveau à ces fonctions, et promu, à cette occasion, au grade de pacha (mir-ul-uméra). S. M. voulant lui témoigner sa satisfaction pour son bon service, lui a également donné une tabatière enrichie de brillans.

— Le bateau à vapeur de l'arsenal l'*Esseri Hair*, qui desservait la ligne de Trébisonde à Batoum et vice versa, et qui, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, était attendu à Constantinople, est arrivé vendredi dernier, par suite de l'interruption des voyages sur cette ligne qui a lieu durant la saison de l'hiver.

— M. Oskan, qui a fait ses études d'ingénieur aux États Unis d'Amérique, sous le général Mac-Neil, vient d'être attaché à l'administration des travaux publics de la Porte, à laquelle il rendra des services réels par son zèle et ses connaissances.

— M. Luca Clician, agent des bateaux à vapeur de la Compagnie du Danube, à Roustchouk, où il a géré pendant deux ans les affaires du vice-consulat d'Autriche, vient d'être décoré par le gouvernement autrichien de la croix d'or du mérite en récompense de ses bons et loyaux services.

— Le bateau à vapeur de l'état le *Vassitat-Tidjaret*, arrivé lundi dernier de Varna, avait à bord 340 soldats.

— Le schooner de guerre anglais le *Drolik*, commandé par le capitaine Boulitcher, arrivé il y a quelques jours de la Mer-Noire, a mis hier à la voile pour Beyrouth.

— Un des bateaux à vapeur qui doivent desservir la ligne du Bosphore, le *Rechidié*, commandé par le capitaine Bloom, est arrivé avant-hier à Constantinople venant de Londres. C'est un paquebot de la force de 60 chevaux et jaugeant 88 tonneaux.

— On nous écrit d'Andrinople, en date du 3 de ce mois:

« Le révérend Golberg, du duché de Posen, missionnaire d'une société biblique anglaise, parti de Salonique, était arrivé par Istre à Philippopoli avec quelques exemplaires de livres hébreux et grecs, ancien et nouveau testament. Il paraît que, sur les plaintes de quelques primats grecs, effrayés mal à propos de la présence du révérend Goldberg en ladite ville, Ismail-Adil pacha crut devoir le faire diriger avec ses livres sur Andrinople, où les consuls d'Angleterre et de Prusse ont facilement obtenu du gouverneur-général Méhémet Pacha que ce missionnaire se rendît en toute liberté à Constantinople. Il est parti lundi dernier. »

— On nous écrit également d'Andrinople, même date:

« Les pluies sont tardives cette année, au grand dériment des cultivateurs qui ne peuvent pas ensemencer leur terres. Dans l'intérieur du côté d'Ioki et Yéni Zagra, Tzipan, Kisanlik et autres localités, ils ont été plus heureux: grâce aux pluies, ils ont pu ensemencer leurs champs. »

— Le *Journal de Constantinople* tient en vente dans ses bureaux la savante grammaire ottomane de M. Redhouse, membre du bureau de traduction de la S. Porte. Cette grammaire, qui jouit de la réputation la mieux méritée, a acquis à son auteur une place des plus distinguées parmi les meilleurs philologues. Nous publions un extrait de sa préface qui explique parfaitement les intentions de M. Redhouse et le but dans lequel il a entrepris cet ouvrage dont un honorable succès a suivi l'apparition en 1846:

« Il existe déjà un si grand nombre de grammaires sur la langue *turque*, qu'il peut paraître téméraire d'en publier encore une nouvelle.

« Cependant, tous ceux qui se sont voués à l'étude de la langue *ottomane* ont bientôt vu que ces guides ne suffisaient pas pour les conduire jusque dans le sanctuaire de cette belle langue, d'ailleurs si simple, et si peu embarrassée de règles diverses.

« Les auteurs de ces grammaires, dénués de grands talents sans doute, et animés du désir d'aplanir à leurs successeurs la route qu'ils avaient dû frayer eux-mêmes sans aucun secours, ont beaucoup fait pour faciliter l'étude de cette langue, et chacun d'eux a ajouté quelque chose aux travaux de ses devanciers. Mais il est évident, pour des yeux instruits, que leur expérience n'a pas été aussi grande que leur zèle pour indiquer le vrai chemin. On rencontre à tout moment dans leurs ouvrages des erreurs et des contradictions graves, et la manière dont ils ont traité les parties les plus épineuses de la grammaire ottomane laisse encore beaucoup à désirer.

« Je dois avouer, toutefois, que la grammaire de Viguier est remplie de règles justes et profondes, et qu'on y rencontre fort peu d'erreurs. Il est à regretter que cet auteur ait soit pas occupé de la rédaction d'une autre grammaire spécialement destinée à la langue écrite, pour laquelle il a montré des capacités rares et vraiment remarquables. L'expérience pratique de cet auteur ne me semble pas pouvoir avoir égale en profondeur et exactitude; quelques-unes de ses théories sont très vicieuses.

« Depuis plusieurs années, quelques-uns de mes amis, mus par ces considérations, m'avaient vivement engagé à entreprendre la rédaction d'une grammaire ottomane; mais, outre que je ne me sentais pas assez de courage pour mes propres forces pour commencer un tel travail, j'étais alors occupé de la composition d'un dictionnaire ottoman, maintenant sous presse à l'Imprimerie impériale du Sultan.

« Enfin, et d'après les instances réitérées de mes amis, je me suis résolu à m'occuper de ce travail pendant mes intervalles, survenue aux Conférences d'Erzeroum, près desquelles j'avais l'honneur d'être employé en qualité de secrétaire-interprète de la Commission Britannique.

« Une longue expérience, acquise dans une position assez étendue de service au bureau des interprètes de la Porte, et dans d'autres postes où mon devoir consistait à traduire et à écrire en langue ottomane, m'a seule donné les moyens de présenter au public cette nouvelle grammaire; et j'espère que les savants, les curieux, et ceux enfin qui sont appelés par leur carrière à traiter avec les Ottomans, trouveront dans les secours que leur offre ce livre des moyens d'étude bien supérieurs à ceux qui autrefois étaient à leur disposition.

« Je ne prétends nullement, dans cette première édition, donner un ouvrage parfait dans toutes ses parties; mais j'espère qu'on n'y trouvera point d'erreurs (et si, je n'ai pas toujours indiqué la solution d'une difficulté rencontrée par mes lecteurs, je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de les avoir conduits dans de fausses routes, qu'il leur faudrait abandonner, s'ils persistaient à vouloir arriver au terme qu'ils se proposent, la connaissance exacte de la Langue ottomane. »

(Voir aux annonces).

— A la suite de la préface qu'on vient de lire, nous nous fesons un plaisir de publier la lettre dont M. Mallouf fait précéder sa *Géographie moderne et moderne*, ouvrage dont nous avons rendu compte, il y a quelque temps. Cette dédicace, faite aux membres de l'Académie ottomane des Sciences et Belles Lettres, honore également l'écrivain et les savants sous la protection desquels il place son livre:

MESSIEURS,

Une lacune existait dans l'Empire: elle a été heureusement comblée par SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, notre Auguste et bien-aimé souverain. L'Académie des Sciences et Belles-Lettres, que Sa pensée toujours progressive vient de créer, est destinée à marquer, dans le monde des idées, en Turquie, une ère nouvelle. En jetant un coup-d'œil sur la liste de ses membres, en voyant les noms, illustres sous tant de rapports, qui y figurent, peut-on ne pas entretenir les plus brillantes espérances sur l'avenir intellectuel du pays? A ceux qui s'occupent d'instruction publique éprouvent-ils le vif désir et aspirent-ils à l'honneur d'un si éminent patronage.

Messieurs, la faiblesse de mon œuvre m'a long-temps retenu; mais la connaissance que j'ai de votre indulgence, de votre bienveillance sans bornes, m'a enfin décidé à la placer sous vos auspices et à vous dédier très-humblement cet Abrégé de Géographie, composé en vue d'être utile à la jeunesse.

Un des caractères de ces abrégés, c'est de s'étendre sur le pays de leur auteur et de passer légèrement sur le reste. Il y en a peu d'ouvrages, gouvernements, qui méritent d'être assez étendus. En publiant ce volume, mon principal but est de donner à la jeunesse de l'Empire Ottoman l'idée complète qu'elle doit avoir de sa patrie. Aux longueurs qui servent plutôt à accabler qu'à enrichir la mémoire des jeunes gens, j'ai substitué des détails historiques qui font connaître la formation des Etats. Daignez l'agréer, Messieurs, non pas comme un livre digne de vous être offert, mais bien comme un témoignage public de la profonde estime et de la vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, etc.

— Les dernières nouvelles de Bagdad nous annoncent que la commission mixte de délimitation des frontières turco-persanes qui, de Kirrind, s'était rendue à Zoboh, avait dû quitter ce dernier endroit par suite des fièvres qui y régnaient, et qu'étant allée de nouveau à Kirrind, elle avait été de nouveau obligée de se transporter Kirmanchah. C'est là que se trouvent les trois commissaires anglais, russe et persan. Le commissaire ottoman, Derviph pacha, n'avait pas quitté Bagdad.

— On nous écrit de l'île de Samos, le 6 novembre:

« Sur le désir des habitants de Samos et d'après l'autorisation de la Sublime Porte, M. Cornélios Kalomiras, ancien de l'île, a transporté le siége de l'administration dans le district de *Chora*, où les Samiens ont fait construire une jolie habitation pour leur chef comme témoignage de leur grande satisfaction.

« Plusieurs journaux s'obstinent à raconter à leur manière la destruction du pirate Négro et de sa bande, et cherchent ainsi à diminuer le mérite de M. Cornélios dans cet heureux événement. Le seul récit vrai est celui que j'ai déjà publié par le *Journal de Constantinople*.

« On dit encore qu'un des anciens compagnons de Négro, un nommé Chiroussos, exerce maintenant la piraterie dans les parages de Samos. Le fait est complétement inexact. S'il avait existé, il est certain qu'il aurait en le même sort que Négro.

« Depuis que M. Cornélios est à la tête de l'administration de Samos, il a établi dans l'île 22 écoles primaires, et il s'occupe en ce moment d'y créer un lycée. Il y a également établi une bonne gendarmerie, et, dans peu de temps et par ses soins, un excellent médecin sera appelé dans chacun des quatre districts de l'île. Ces mesures font le plus grand honneur au gouverneur, et lui concilient de plus en plus l'estime et l'affection de tous les habitants. »

— On nous écrit de Belgrade (Serbie), en date du 7 de ce mois:

« Le général Mamouna, nommé tout récemment lieutenant du ban Jellachich qui joint à ses anciennes attributions celles de gouverneur-général de la Dalmatie et de l'Illyrie, a été faire une tournée d'inspection dans ces pays et dans toutes les villes maritimes. On a remarqué avec des transports de joie les Croates retirées de l'Italie. Une escadre autrichienne hivernera aux bouches de Cattaro et une autre mouillera dans la mer Adriatique.

« On a arrêté à Orta des étudians du Lycée, sur lesquels on a trouvé, dit-on, des correspondances révolutionnaires qui leur avaient été envoyées par des étudians de Pavione. On parle même de l'arrestation du célèbre docteur O...

« Ces faits, et les reproches des mesures dont nous venons de parler, indiqué si assurément que

---

la consoler, sur le fatal promontoire, n'ayant pour répondre à ces pensées tristes que le bruit triste des flots roulant au pied du rocher, mandissant son amour et appelant en vain l'ingrat Phaon, serait bien autrement émouvant que la vue de Sapho mourant avec pompe et se noyant en grande cérémonie?

Sur ce canevas qui, malgré les plaisanteries que nous nous permettons à son égard, renferme de dramatiques situations, Pacini a brodé les fesons sévères d'une musique admirablement belle comme ces belles statues d'une parfaite correction de lignes, d'un type pur et auquelles, pour plaire entièrement, quelque chose fait défaut, on ne sait quoi; ce quelque chose, c'est quelquefois un nez chiffonné, des yeux éveillés, moins de régularité dans l'ensemble, plus d'animation dans les détails. Le nez chiffonné et les yeux éveillés manquent au visage de *Saffo*: aussi l'admirons-nous comme un beau marbre antique, et restons-nous froids en présence de tant de perfection unie à si peu d'âme. En un mot, la musique de Pacini est fort savante, l'orchestration habile et correcte, les effets irreprochables; mais souvent, dans une situation pathétique, on attend un cri, une note, un son qui émeuve, et on l'attend en vain. Pacini s'échauffe à froid; ses effets les plus dramatiques sont cherchés, revus, remaniés, corrigés à plume reposée. Mais à part cette absence d'inspiration, les plus beaux effets, que plusieurs compositeurs ont déjà trouvés, Pacini les a trouvés; souvent même il fait illusion, et l'on croit à un élan spontané, à un cri de la passion, lorsque la science seule se produit. Le style de *Saffo* a de la largeur, de l'éclat; la facture est pure et correcte, et l'instrumentation se distingue par de la grâce et beaucoup de physionomie. Cette partition qui renferme des beautés d'un ordre supérieur, des récitatifs et de morceaux couverts d'un merveilleux travail, est bien certainement le chef d'œuvre de Pacini, auteur de nombreux opéras.

Les morceaux les plus saisissans de *Saffo* sont, sans contredit, le prélude qui doit se jouer à double orchestre, la cavatine d'*Alcandre*, le duo entre *Saffo* et *Faone*, le finale du premier acte, une introduction de voix blanches au même acte, la cavatine de *Climène*, le duo entre *Saffo* et *Climène*, le finale du second acte, magnifique morceau qui revèle une science infinie, le trio *Ah nemo mi stringe...* et le finale de la dernière scène dont le large *Piatto ché muggi...* est admirable.

Nous avons tout énumère, sauf erreur, c'est à-dire, tout ce que nous connaissions de cette partition, et non pas tout ce que nous en avons entendu hier. En vérité, et nous ne le croirons pas si, au moment où nous écrivons ces lignes, nous n'avions la partition, la *vraie* partition sous les yeux, il est impossible de s'imaginer toutes les mutilations qu'a subies cette trop remarquable *Saffo*. Nous parlons de statue tout à l'heure: nous pourrions ajouter que Lucca a trouvé de plus agréable et libéré à lui couper bras et jambes, à la crevasser, à la déchiqueter, à en faire enfin un trone informe pareil à ceux que les *cicerone* forcent le voyageur à admirer dans le temple de Thèbes à Athènes, sous prétexte d'antiquités. Corbleu (on jurerait à moins) soyez moins antiques et plus scrupuleux!

Or, maintenant il s'agit d'être sérieux, plus sérieux que jamais; nous allons l'être à rendre des points à Héraclite, l'homme le moins gai des temps passés, et faire rire... Jérémie lui-même, qui riait si peu.

Saffo, exigeait vingt jours au moins de répétitions à l'orchestre, avant de paroître en scène; et on remplit cette condition *sine qua non!* Non, Dieu certes: nous en laissons le remords à qui de droit et nous joignons ce grief à celui des mutilations.

Passons aux artistes. La politesse veut que nous commencions par *Saffo*. Mme Ramoni est une femme dont la voix, riche en notes aiguës, ne peut remplacer le *mezzo soprano* que demande ce rôle; dans ses notes basses elle a des intonation communes et douteuses, et trop faible dans les notes hautes, elle ne peut bien se comprendre que dans les opéras buffe ou opéra comiques, comme on voudra. Du reste, Mme Ramoni représente bien sur la scène et ne manque pas de bonne volonté; mais la bonne volonté ne suffit pas pour chanter la cavatine de *Saffo*, le duo du second acte, le largo et la cabaletta finale. Que Mme Ramoni renonce aux rôles sérieux qui réclament de l'ampleur dans la voix, et nous l'applaudirons peut-être avec plaisir dans la *Figlia del Regimento*, par exemple.

Mlle Bodina, chargée du rôle de *Climène*, n'a pas une voix de contralto bien déterminée; les notes basses sont d'un beau timbre, le medium n'existe pas, et le registre aigu est faible. Le contralto chante, du reste, avec goût et méthode, bien que souvent avec des hésitations qui cherchent un appui dans le chef d'orchestre; elle se fait chaudement applaudir dans l'adagio, et beaucoup moins dans la cabaletta de son morceau d'*ascitata*. Le duo du second acte est mal compris par les deux artistes; il doit se chanter à l'unisson et ne point faire deux parties distinctes, dont l'une va à gauche, quand l'autre va à droite. Mlle Bodina a de la tenue en scène, mais le grand rapproche que nous lui adressérons, c'est de chanter et de jouer, comme disent nos enfants, pour qui, là, comme pour elle; qu'elle se console, du reste, c'est aussi le reproche que la critique parisienne fait à l'Alboni, le fameux contralto, à la quelle elle ressemble un peu, physiquement parlant.

La voix de M. Palmieri est, comme nous croyons le lui avoir déjà dit, celle d'un ténor léger; mais ne possédant pas, aucun effet dans les grands morceaux de *Saffo*, les nuances, l'assemblée sent tout; mais comme elle est d'un timbre pénétrant et agréable et que M. Palmieri chante avec goût et possède un bonne méthode, elle réussit dans la romance du deuxième acte. M. Palmieri n'anime pas non plus assez son jeu.

On nous a assuré que M. Bartolucci, le baryton, se donne une peine infinie aux répétitions pour régler la mise en scène, qu'il met tout en train, guide chacun de ses conseils, indique les effets scéniques, les entrées, les sorties, et s'acquitte avec beaucoup de talent et de bon vouloir de ces fonctions délicates; nous lui en fesons nos compliments et lui en témoignons notre reconnaissance. N'oublions pas de dire que M. Bartolucci est chargé du rôle important d'*Alcandre*.

M. Solesi défend la veuve et l'orphelin, recueille sur le champ les enfans égarés et donne une famille à Sapho; sa mission est fort belle; c'est dommage qu'il n'ait pas de voix: un beau cœur ne messied pas à la vertu.

Pris à part et individuellement parlant, chacun des artistes que nous venons de mentionner a du bon; mais vus dans l'ensemble, leur accompagnement de chœurs, ils perdent considérablement. Nous avons dit que *Saffo* possédait des morceaux concertés d'un admirable effet, surtout le finale du second acte, *Climène*! Il y a bien quatre heures que nous l'avons ouï ce finale, et nos oreilles en bourdonnent encore. C'est un tohu-bohu, un tohu-bohu de notes fausses, impossibles, fantasques qui se changent en autant de petits diables noirs qui gambadent autour de nous, sautent sur notre table, pénètrent dans notre cervelle, se suspendent à notre plume, s'insinuent dans notre personne par tous les pores et s'y livrent à une ronde infernale. Quel cauchemar!...

L'orchestre faibli souvent sous le commandement de M. Delli Baratti et jette trop brusquement et sans coloris le magnifique prélude; citons cependant, pour ne pas être injuste, un solo de clarinette bien exécuté au troisième acte; le mérite est, du reste, charmant et plein de fraîcheur.

Pour tout dire enfin, les costumes ne manquent pas de goût et de mise en scène, et ne seraient convenable avec un plus nombreux personnel.

Nous croyons avoir tout dit: si nous avons commis quelque oubli, le lecteur voudra bien nous le pardonner. On ne sortant pas impunément un parvi-assat, trois heures durant; on ne se dépouille pas dans le carnage de tant de charmantes choses, on ne se perd pas dans l'extermination de tant d'admirables morceaux, on ne s'attèle pas, vaincu et résigné, au triomphe de tant de fausses notes, à qu'elle est vraie cette grande parole du prophète: « Et jamais on n'entendit tant de *cosacci* dans une salle si petite ») on n'assiste pas, disons-nous, à une lutte aussi longue et aussi terrible, sans éprouver du trouble et de la confusion dans les idées.

Depuis quelque temps on nous adresse de nombreuses plaintes au sujet du silence que nous avons fait d'abord au Théâtre et de M. Merlo; nous répondrons que si nous ne disons rien, nous n'en pensons pas moins. Cependant nous ferons droit un jour ou l'autre à ces justes réclamations; mais aujourd'hui la place nous manque. Nous parlerons donc des décorations de M. Merlo plus tard.... quand la place en sera plus grande.

GERASSE NOGUÈS.